

L'exigence de vivre

MARIA STEPANOVA

Ces derniers temps, les réseaux sociaux se mettent, à leur tour, à accaparer l'oxygène, déjà raréfié même sans eux. Le fait est peut-être qu'en l'absence d'une presse libre (les deux ou trois publications qui se maintiennent par hasard ne font que souligner la vacuité de cet espace public), c'est à nous qu'il incombe de reconstruire la diversité des opinions, cette fois-ci par nos propres moyens. Mais à mesure qu'ils deviennent notre média principal, notre indispensable journal quotidien, les réseaux sociaux nous soutirent presque plus que ce qu'ils donnent. Le problème n'est pas tant l'absence de critères ou de filtres pour sélectionner l'information. Ni le fait que les positions et les points de vue parmi lesquels on tâche de s'orienter soient exactement antinomiques – mais plutôt que toutes ces voix ressemblent à des prescriptions. Mon inquiétude n'a presque rien à voir avec le sens des sujets abordés; elle est due à un phénomène acoustique. Chaque événement, important ou infime, court le long du fil comme une vague convulsive, comme une houle légère ou profonde. Chaque nouveau post grossit l'information première, amplifie sa résonance, comme une cloche. Le prétexte à ce tocsin, ce sont les mauvaises nouvelles, ou plus souvent – le pressentiment de mauvaises nouvelles, ou plus souvent encore, un mensonge quelconque, que l'on dissèque avec un zèle extraordinaire comme un symptôme, comme une mauvaise nouvelle supplémentaire dans une série déjà longue. Ce qui se dégage surtout de ces explications, c'est que la vie d'autrui, les choix d'autrui (et par là, la vie dans sa multiplicité) sont discrédités, véreux, incompatibles avec le modèle donné par tel ou tel, et tout cela souligne moins la pureté douteuse de nos propres choix que l'étroitesse et la difficulté du chemin commun.

Chaque nouveau malheur, loin d'être appréhendé pour lui-même, est interprété comme le coup final, comme la goutte qui fera déborder le vase. Voilà, c'est cuit; après quoi (ici, on complétera: après telle ou telle loi, après le 1^{er}, ou le 3, ou le 12 mars), la vie passée à côtoyer la catastrophe s'y engoutit comme dans un puits. De ces «voilà, c'est cuit», nous en vivons au moins trois par semaine: il y a longtemps que les proportions réelles des événements ont été balayées, brouillées, on met sur le même plan les vraies ou les fausses nouvelles, personne ne démêle ni ne comprend rien aux sources – et à ceux qui dénoncent des *fake news*, on répond «peu importe, les choses vont tout à fait dans ce sens».

Toute conversation portant sur des sujets à l'échelle humaine – des situations ou des problèmes relatifs à l'organisation de nos journées – se heurtera obligatoirement, tôt ou tard, à la formule: «Mais comment peut-on ergoter sur des futilités pareilles, alors que nous avons la guerre et Poutine?» De la sorte, une sempiternelle et comique aberration renaît de ses cendres, et attribue la responsabilité de n'importe quel problème à la direction du Parti, à la censure libérale, etc. Tout cela compose un tableau dont le fond (orage, éclairs, onzième heure) est peint avec un soin beaucoup plus méticuleux que le premier plan. C'est ainsi que petit à petit, notre propre vie perd tous ses droits à notre sollicitude.

Tout ce qui manifeste que la vie continue tant bien que mal, tout ce qui, d'une façon ou d'une autre, sert à l'affermir et à l'élargir – photos de chats et de gâteaux, commentaires sur l'achat d'une paire de chaussures, toute forme spontanée de vie domestique, n'importe quel vécu jugé compatible avec la vie – se révèle, confusément ou distinctement, compromettant; devient une trahison: non pas de la tâche commune, mais d'un ressenti collectif.

Ce ressenti est le suivant: *vivre est impossible*. On pourrait dire, et beaucoup le disent: *vivre en Russie est impossible*. On ne le dit pas sérieusement, sans doute, il est impensable que quelques millions d'âmes puissent mourir, disparaître ou émigrer d'un seul coup, aussi désirable que cela paraisse à quelques-uns. On peut traduire cette phrase plus précisément: dans un pays qui fait des choses pareilles, un pays où l'on agit de la sorte, la vie n'a pas le droit de ressembler à la vie. Elle doit ressembler à la mort.

Et là, je ne peux absolument pas être d'accord.

Cela, on l'entend ici ou au loin, et même souvent dans notre propre tête. Des amis refusent de venir en Russie et de participer à une exposition ou à une conférence pour éviter de cautionner ce qui s'y passe, comme si l'exposition et la conférence n'étaient pas organisées précisément par des gens qui empêchent que ce qui s'y passe soit totalitaire, qui empêchent la chape de recouvrir tout le pays. Et puis d'autres amis accusent *ceux qui restent* (encore une de ces expressions d'autrefois qui a repris cours aujourd'hui) de permettre par leur travail à la majorité poutinienne de sauver les apparences, de faire croire que la vie continue.

Mais il me semble qu'on simplifie, à réduire ainsi la situation à deux pôles – ici l'empire du mal, là-bas tout le reste du monde. Ce schéma ne tient pas compte d'un autre «nous», qui est peut-être décisif: les quatorze ou seize pour cent de la population du pays dont même la sociologie officielle ne nie pas l'existence. Quel que soit le nombre de millions de personnes et de noms qui se cache derrière ce pourcentage, on ne peut pas le laisser pour compte, ni l'assimiler à la majorité monolithique – pour autant qu'elle existe. Voici d'ailleurs un passe-temps utile: se remettre en mémoire, sans relâche, le caractère composite, friable, transitoire, de n'importe quel monolithe – et se rappeler aussi que ne pas tenir compte de ceux qui vivent ici, c'est supprimer de la carte des hostilités les petits drapeaux qui désignent les cités résistantes. Ce «nous» est-il vraiment si négligeable? (Il convient ici de pratiquer un peu d'introspection, et de se souvenir que nous existons et que nous valons quelque chose.) Les attentes par rapport à *ceux qui restent* rappellent souvent celles que l'on aurait à l'égard des défenseurs d'une forteresse assiégée: on exige d'eux non seulement du courage, mais une forme d'ascèse, on ne leur accorde pas les pensées et les actes qui appartiennent à la vie normale.

Voilà qui relève, disons, d'un mécanisme connu de la psychanalyse, mais à l'échelle d'un vaste territoire. Soit: l'occurrence d'une force insurmontable, suspendue comme une lourde dalle au-dessus de nos têtes, laissant juste l'espace indispensable au strict nécessaire – l'action rapide, l'affect de courte durée, la traversée harassante d'aujourd'hui à aujourd'hui. Le présent est condamné, outragé. Il se déplace alors sur les terres du passé, il y cherche des miroirs et des analogies pour ne pas avoir à rester seul sous les coups de boutoir (puisque les coups sont inévitables, il faut bien, au moins, s'appuyer sur une expérience antérieure, savoir que d'autres ont déjà dû passer par là, qu'on est en compagnie). Le présent s'efforce de transformer l'adversité en combustible, de l'utiliser pour avancer. Mais il n'y a pas d'avenir, et il n'y a nulle part où aller – cet affect ambiant passe de l'un à l'autre, tourne en rond comme une patate chaude dont personne ne peut ni ne veut s'emparer.

Et pourtant si cette situation, tellement pesante, comptait précisément sur moi, et si elle était en attente d'autre chose? On tend trop facilement à affirmer que la situation est désespérée, aujourd'hui – c'est un peu le cri qu'on pousse dans l'ascenseur quand la lumière s'éteint pour une minute. Si c'était un autre mode, qu'il nous fallait, si notre affaire n'était plus l'art de mourir («Ah, qu'elle est glorieuse, la mort qui nous attend», nous proposait-on jadis¹) – mais l'exigence de vivre, sans se débarrasser de l'avenir comme d'un manteau que l'on rejette sur le bras d'un autre?

Dans l'atmosphère présente, c'est cette modalité qui me manque, on aimerait la forger, la fortifier, et qu'elle soit dispensée dans chaque pharmacie. Ce qui importe aujourd'hui, c'est de chercher, à tâtons, une logique qui soit compatible avec la vie, qui contribue à raffermir le quotidien – et ne soit pas une injonction publicitaire à court terme du genre «Votez pour X»; une logique qui travaillerait à la relève du pouvoir – sans exiger de nous une auto-immolation ascétique.

[...]

Il semble en effet que le moment est venu de rendre le présent habitable. Je ne défends pas ici la stratégie des petits pas (qui a dit qu'il y en a eu suffisamment?) et je ne justifie surtout pas différentes formes de compromis et de collaboration; ce serait, plutôt, essayer de se ressouvenir du commandement évangélique: «Réjouissez-vous, toujours.» Il me semble que répondre à cette exigence, c'est le plus important, aujourd'hui; important comme jamais, important comme toujours.

¹ Citation devenue proverbiale du poète et révolutionnaire décembre Kondrati Ryleiev, mort à l'âge de trente ans par pendaison en 1826.

Traduit du russe par Marion Graf.

bio

LA TRADUCTRICE Née à Neuchâtel et résidant à Schaffouse, Marion Graf est critique de poésie et traductrice littéraire du russe et de l'allemand (Robert Walser, Anna Akhmatova, Erika Burkart, Klaus Merz, et de nombreux poètes et romanciers, alémaniques notamment). Depuis 2010, elle est responsable de *La Revue de Belles-Lettres* (www.larevuebelleslettres.ch). Elle évoque le contexte dans lequel Maria Stepanova a écrit cet essai dans un texte à lire sur www.lecourrier.ch/auteursCH

Deux lundis par mois, retrouvez dans *Le Courrier* le texte inédit d'un auteur suisse ou résidant en Suisse. Voir www.lecourrier.ch/articles/inédits
Cette rubrique a été lancée dans le cadre de la Commission consultative de mise en valeur du livre à Genève. Avec le soutien de Pro Helvetia, de la République et canton de Genève, de la Fondation Cœrtli, de l'Association [ch]litterature.ch et de la Fondation Pittard de l'Andelyn.



bio

L'AUTEURE Maria Stepanova est née en 1972 à Moscou, où elle réside et travaille. En 2012, elle fonde le site Colta.ru qu'elle coordonne toujours et qui poursuit un travail de critique multiforme et pointu sur l'actualité culturelle. Figure marquante de la nouvelle génération littéraire en Russie, Maria Stepanova a publié, depuis 2001, plus d'une dizaine de recueils de poésie et plusieurs volumes d'essais. Son œuvre a été récompensée par de nombreux prix, dont le Grand Prix du Livre 2018 en Russie. Elle publie en 2017 une chronique familiale très remarquée, *En mémoire de la mémoire*, dont la traduction française paraîtra chez Stock. Traduits en plusieurs langues, ses poèmes restent inédits en français. On en découvrira une suite cet automne dans *La Revue de Belles-lettres*. Le texte présenté ici est extrait d'un recueil d'essais paru en 2015, en réaction à la guerre contre l'Ukraine: *Tri stat'i po povodu* (*Trois essais de circonstance*).